

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 50, 15-46, 1986,
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

POLYPHONIE ET STABILISATION DE LA RÉFÉRENCE :
L'ALTÉRITÉ DANS LE TEXTE POLITIQUE

Pierre Fiala
Institut national de la langue française (CNRS)
Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud

"Dans mes travaux, il y a beaucoup d'inachèvements extérieurs, un inachèvement qui tient moins à la pensée elle-même qu'au mode d'expression et d'exposé. Le départ entre ces deux aspects est parfois difficile à faire. (...) Mon faible pour la variation et pour la variété terminologique couvrant un seul et même phénomène." (M. Bakhtine, "Carnets, 1970-1971", in ECV, 1984, p. 377)

1. Des filiations d'occasion

On s'accorde quelquefois, à la suite de T. Todorov (1981, p. 42), pour voir en Bakhtine un fondateur moderne de la pragmatique et de l'analyse conversationnelle. Cette vue, si l'on s'y tient étroitement, me paraît trop restrictive, anachronique et de plus assez tendancieuse sur le plan idéologique. Tendancieuse, parce que la majorité des travaux de Bakhtine n'y est pas prise en compte et que les critiques sociologiques formulées durant les années 20 à 30 par son Cercle à l'endroit du formalisme et du psychologisme y sont passées sous silence. Anachronique, aussi, parce qu'elle implique une série de collages et une unification ne tenant pas compte des évolutions et des transformations de la dialectique bakhtinienne.

Qu'il n'y ait pas une bonne et unique lecture des travaux de Bakhtine, cela paraît une évidence, vu leur foisonnante richesse, mais à défaut de reconnaître à coup sûr une pensée unifiée dans ses multiples écrits et dans les variations terminologiques des différentes traductions, nous pouvons au moins savoir que durant les cinquante années de sa production scientifique et critique, Bakhtine ne s'est jamais limité à l'étude des formes restreintes de l'échange dialogique, ce qui d'ailleurs aurait été parfaitement contradictoire avec des principes méthodologiques qu'il a rappelés à maintes reprises, (1929, p. 137; 1930, p. 289). Les formes grammaticales comme les formes discursives de l'interaction verbale ne sauraient, selon lui, être envisagées valablement hors des relations et des événements sociaux concrets où elles sont produites et utilisées. Sur ce point essentiel, il n'a manifestement varié ni dans sa pratique ni dans sa réflexion théorique.

Il a certes noté la place importante du dialogisme restreint dans une théorie de l'énonciation linguistique, mais pour indiquer aussitôt que

L'interaction verbale trouve sa véritable mesure -j'ajouterai son intérêt majeur pour ma part- à un niveau général :

"L'interaction verbale est la réalité fondamentale du langage. Le dialogue, au sens étroit du mot, n'est bien sûr qu'une des formes, il est vrai la plus importante, de l'interaction verbale. Mais on peut comprendre le dialogue au sens large, en entendant par là non seulement la communication verbale directe et à haute voix entre une personne et une autre, mais aussi toute communication verbale, quelle qu'en soit la forme". (M. Bakhtine, 1929, p. 113).

Entre cette perspective large dont l'objectif est d'analyser les types de polyphonie distinguant les pratiques langagières pour en expliquer le fonctionnement au sein de la communication sociale et les conceptions limitatives issues de la pragmatique décrivant le dialogisme restreint comme un mécanisme formel et abstrait fondé sur une psycholinguistique normative réglant l'échange interindividuel des énoncés, les rapprochements sont artificiels et superficiels. Je crois que les lectures pragmatiques des travaux de Bakhtine ne se justifient pas tant les points de vue s'opposent en profondeur.

2. Métalinguistique et analyse du discours

C'est donc aux formes diverses de polyphonie, ce que j'ai appelé le dialogisme généralisé, que Bakhtine a consacré ses travaux les plus importants, et qui nous soient parvenus (sur Dostoïevski et sur Rabelais).

Sa démarche qu'il a dénommée *metalingvistika*, traduit parfois *translinguistique* (Todorov, 1981, p. 42), faut-il à notre tour la revendiquer comme fondement des méthodes actuelles d'analyse du discours en sociolinguistique? Si l'on entend par analyse du discours un ensemble éclectique de recettes empiriques, linguistiques, logiques, pragmatiques, etc. utilisées pour commenter ou interpréter un texte (ce qui est souvent le cas dans la recherche anglo-américaine), on ne trouvera pas dans *la metalingvistika* bakhtinienne ce type de méthodologie appliquée. En revanche, si l'on considère l'analyse du discours comme secteur de la description linguistique où, sur la base de données textuelles établies à fins comparatives, des hypothèses linguistiques sont confrontées à des hypothèses sociologiques, historiques, esthétiques, on trouvera chez Bakhtine un nombre considérable de propositions articulant la réflexion et la dé-

marche elle-même¹⁾.

On le sait, les propositions de Bakhtine, élaborées à propos des textes littéraires concernent en premier lieu l'esthétique, qu'il s'agisse des genres discursifs, de la construction thématique, de celle du personnage romanesque, des rapports style-rhétorique, du rôle de la parodie et l'ironie dans le roman, du discours rapporté. Néanmoins, dépassant sa portée esthétique, la *metalinguïstika* bakhtinienne a toujours indiqué les généralisations possibles et les implications linguistiques, des notions qu'elle développait: il n'y a pas de théorie littéraire de l'énoncé écrit, indépendante d'une typologie des énoncés linguistiques, pas davantage de typologie des textes littéraires sans théorie générale de l'énonciation. La description du sens, l'analyse sémantique nécessitent non seulement la prise en compte de l'interaction verbale mais aussi celle de la pluriaccentuation du signe linguistique. De la sorte les problématiques stylistiques et les questions esthétiques, parfois tenues à l'écart du champ linguistique par des attitudes scientifiques un peu frileuses, s'y trouvent réenglobées pour y faire surgir ou y renouveler des questions.

Qu'on pense seulement aux notions de dialogisme et de polyphonie qui ont conduit Bakhtine d'une critique du signe abstrait et monologique à une théorie de l'énonciation qui associe au principe fondamental de l'interaction verbale les notions de compréhension active et de construction du sens mais aussi celles de discours rapporté, d'intertextualité et d'hétérologie discursive.

3. Formes discursives de l'altérité

Dans le prolongement de ce qui me semble être la démarche bakhtinienne, j'aimerais utiliser -et examiner tout à la fois- une notion sous-jacente à celles de dialogisme et de polyphonie; je veux

1) Avec de fortes réticences à l'égard du "sociologisme" de la démarche du Cercle de Bakhtine, F. Gadet, M. Pêcheux ont reconnu son apport initial aux problématiques discursives: "(...)quelque chose de la terminologie actuelle des actes de parole, de l'énonciation comme interaction verbale, de la parole vivante du dialogue opposée à la fermeture du monologue et aussi des projets de typologie (langagière ou discursive) est déjà présent dans Volochinov (...)" (1981, p. 102).

parler de celle d'altérité. Je l'utiliserai pour rendre compte de quelques résultats qu'elle permet d'obtenir en fournissant un instrument de description et d'évaluation d'un corpus de discours politiques. Je l'examinerai également, car je crois qu'il est possible, en se plaçant dans la perspective où l'a située la *metalingvistika* bakhtinienne, d'y reconnaître une catégorie très générale sur le plan linguistique, analogue aux catégories transcendantales de la temporalité et de la spatialité.

J'examinerai la portée de cette notion dans le sens où Bakhtine l'a envisagée comme un objet essentiel de la *metalingvistika*:

"La métalinguistique s'intéresse aux diverses formes et aux divers degrés d'*altérité* du mot d'autrui et aux diverses modalités du comportement qui lui est réservé (stylisation, parodie, polémique, etc.). (...) Tous ces phénomènes et processus (au nombre desquels figure également le processus séculaire d'éviction du mot d'autrui socialisé), on en trouve aussi le reflet (le dépôt) dans les aspects linguistiques de la langue, en particulier dans la structure syntaxique et lexico-sémantique des langues modernes. La stylistique doit trouver sa propre application dans l'étude métalinguistique des grands événements (des événements séculaires) de l'existence verbale des peuples." (1979, p. 354, "Carnets 1970-1971").

L'altérité comme principe épistémologique fondé sur la relation logique du même et de l'autre, de l'identité et de la différence, est évidemment présente dans de nombreuses réflexions linguistiques, par exemple sur l'irréductibilité des systèmes, ou sur la définition différentielle du signe. Ce n'est pas à ce niveau abstrait que je l'envisage ici, mais plutôt comme principe d'hétérologie discursive rassemblant l'ensemble des faits qui marquent dans toute énonciation des traces des énonciations d'autrui. Les marques multiples et diverses de cette forme particulière d'altérité, qu'on pourrait dénommer *altruité* pour bien distinguer la différence de portée des deux notions, sont-elles susceptibles, à l'instar des systèmes de repérage spatio-temporels, d'être analysés systématiquement et de servir de principe de comparaison entre énonciations?

Toute énonciation, en contexte ou en situation réels, porte trace, grammaticalement, lexicalement des énonciations d'autres locuteurs, identifiables ou indéterminés, par rapport auxquelles elle est située. La construction sémantique et la compréhension active des discours, l'ensemble des mécanismes de référenciation, impliquent la prise en compte de ces repérages, de la même façon, me semble-t-il, qu'ils nécessitent que les éléments de l'énonciation soient repérés, explicitement ou non, directement ou de façon représentée, dans un temps et un espace. L'altérité apparaît ainsi comme une catégorie nécessaire et a priori de l'énoncia-

tion, au même plan que l'espace et le temps, englobant d'ailleurs comme ces catégories des phénomènes linguistiques très divers, voire hétérogènes. On peut en gros y distinguer trois types de phénomènes:

1. Le dialogisme proprement dit, direct ou représenté. Les formes déictiques de la personne (pronoms, déterminants, etc.) en sont les marques principales. Elles déterminent des configurations remarquables et typologisables pour chaque énonciation (présence/absence; inclusion/exclusion; centration/décentration, etc.).
2. L'intertextualité, qui peut aller du mot d'*autrui*, nettement identifié, rapporté, résumé, narrativisé, mentionné ou alors objet d'allusion, ou de paraphrase. Il est intéressant de déterminer ici des degrés d'intertextualité présents dans chaque énonciation. L'hétérologie est ici représentée, montrée.
3. Il en va autrement du troisième cas d'hétérologie. Ici l'hétérogénéité est constitutive des énonciations. Autrui n'est pas identifiable comme personne ou comme source de discours mais comme référence aveugle dans l'énonciation. A la différence des deux cas précédents il ne s'agit pas de relever des marques de l'altruité, mais de reconstruire, dans des fonctionnements discursifs, ou des structures syntaxiques, des opérations faisant intervenir dans l'énonciation une forme d'hétérogénéité renvoyant à une source énonciative autre que le sujet. Les lapsus, les énoncés ambigus, certains télescopes d'énoncés, les faits de négation, de comparaison, d'enchaînements argumentatifs, d'axiologisation, de rapprochements sémantiques par métaphorisation ou métonymisation relèvent de ce troisième cas d'hétérologie.

J'aimerais montrer maintenant comment, dans la perspective d'analyse du discours rappelée précédemment, il est possible d'utiliser ces diverses formes d'altérité en tant qu'instruments de description et d'évaluation d'un ensemble de discours. Je rappellerai auparavant les hypothèses et le matériel discursif sur lesquels portent mes réflexions.

4. Une hypothèse socio-politique à explorer

Depuis 1982 on a assisté à divers mouvements de recomposition et de reclassement idéologiques de la Droite française; deux tendances sont particulièrement sensibles dans les débats successifs où se sont exprimées ces tentatives de reconstruction idéologique; la première

a été la revalorisation du terme même de "droite" et la résurgence dans des formes de propagande apparemment nouvelles de certains des thèmes les plus classiques de la pensée conservatrice (défense d'un libéralisme économique jusqu'à l'irréalisme, critique de tout égalitarisme, élitisme, formes de racisation, etc.), thèmes souvent déniés dans les décennies précédentes. La seconde a été la récupération par divers courants de la droite de thèmes politiques de gauche (critique des formes oppressives de l'Etat, nouvelles défenses de la liberté de l'individu, liberté économique, de conscience, etc.).

Ces mouvements de recomposition impliquaient donc des déplacements de référence idéologique, une déconstruction de thèmes traditionnels, une reconstruction de nouveaux objets référentiels; ils entraînaient une bataille idéologique entre les courants de la pensée conservatrice, ^{donc} de véritables transformations de la présentation de soi et de son rapport à autrui de la part de ces courants²⁾. Cette modification idéologique, si elle a été particulièrement sensible entre 1982 et 1985 (après que les partis de droite se furent remis de leur défaite électorale et avant qu'une nouvelle campagne électorale n'eût réinstaurée les clivages traditionnels), se développait depuis plusieurs années déjà, et il est possible de suivre, sinon l'évolution, du moins quelques états de ces mouvements de reconstruction idéologique durant les années 70 dans des textes représentatifs des divers courants en présence. Un corpus d'éditoriaux de la presse de droite et d'extrême droite constitué au laboratoire de lexicologie politique de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, et couvrant les années 1973 à 1982, a permis d'explorer cette hypothèse. Ce corpus a fait l'objet de plusieurs exploitations que j'utilise et cite abondamment ici, en particulier d'une étude des formes pronominales dialogiques (Groupe "Droites", 1985), d'une autre sur les marques d'intertextualité (Bonnafous, Fiala, 1986), d'une analyse lexicométrique (Salem, Tournier, 1986), d'analyses partielles de l'argumentation et de la métaphorisation (Bonnafous, Fiala, 1984).

Ces divers angles d'observation ont permis de préciser les termes de l'hypothèse initiale, en concentrant les analyses d'une part

2) Une formulation (générale) de ces éléments d'hypothèses a été proposée par M. Pêcheux, en 1981. On en trouve des traces dans son analyse de l'énoncé "On a gagné (10 mai 1981)"; cf. Pêcheux 1983.

sur le discours de la Nouvelle Droite, regroupée autour du G.R.E.C.E. (Groupement de Recherche et d'Etude pour la Civilisation Européenne) et de la revue *Eléments* qui prétendait dès le début des années 70 rénover en profondeur l'idéologie de droite par une démarche culturaliste, "méta-politique", qui se voulait un gramscisme de droite; d'autre part sur les discours des mouvements d'extrême droite ultra-nationalistes et fascisant qui annonçaient le développement ultérieur du Front National; enfin sur les discours traditionnels de la droite libérale, du gaullisme, archaïsant ou moderniste.

Le discours de la Nouvelle Droite a-t-il porté dans ses formes mêmes le projet de déconstruction de la vieille idéologie de droite et de la reconstruction de références idéologiques nouvelles? L'extrême droite est-elle parvenue à affirmer son autonomie et la permanence d'une ligne traditionaliste face aux "trahisons" répétées dont elle accusait la droite traditionnelle? La droite traditionnelle a-t-elle subi l'influence de ces autres droites durant ces années?

L'examen comparatif des textes sous les trois points de vue signalés plus haut permet, sinon de répondre catégoriquement et complètement à ces questions, du moins de formuler des éléments de réponse de nature discursive.

5. Précisions sur le matériel discursif

Le corpus comporte un échantillon de 10 éditoriaux³⁾ pour chaque publication à raison d'un éditorial par an de 1973 à 1982. Les échantillons de deux publications ont été dédoublés. Les journaux sont les suivants:

* *L'Appel*, revue gaulliste de tradition, éditoriaux signés *L'Appel*.
Deux échantillons.

* *Eléments*, revue théorique de la Nouvelle Droite, publiée par le G.R.E.C.E., éditoriaux signés par Robert de Herte. Deux échantillons.

3) Une liste des titres des éditoriaux composant le corpus se trouve dans l'annexe de l'article "Le nous à droite", *Mots* 10, mars 1985, pp. 161-164. Je n'insiste pas ici sur certaines faiblesses de notre choix: échantillonnage trop lâche, partiellement thématique. Notons par ailleurs que toutes les études citées précédemment ne portent pas exactement sur le même matériel.

- * *Le Figaro*, éditoriaux signés par Jean d'Ormesson.
- * *La lettre de la Nation*, publiée par P. Charpy, signataire de l'éditorial, proche du RPR.
- * *Le National*, hebdomadaire du Front National, J.M. Le Pen.
- * *Militant*, bulletin de la droite nationaliste de tendance néo-fasciste.

Malgré d'importantes différences entre les journaux retenus (quotidiens aussi bien qu'hebdomadaires ou périodiques, presse à grand tirage aussi bien que feuilles confidentielles), les articles choisis possèdent quelques caractéristiques communes importantes pour comparer les propriétés discursives qui nous intéressent:

- * La brièveté et le calibrage de l'article éditorial (entre 500 et 1000 mots); sa régularité, la stabilité de sa présentation tant externe (emplacement initial dans la publication, mise en page) qu'interne (paragraphe, enchaînements discursifs explicites, complétude).
- * La représentativité de la signature éditoriale. Explicite ou non, s'exprimant par "je", par "nous" ou de façon non personnelle, l'éditorialiste représente toujours d'une certaine manière le journal, et sa rédaction.
- * La "non-informativité". L'éditorial peut être un commentaire de l'actualité, avoir un caractère plus abstrait ou théorique, ou manifester une prise de position; il n'a jamais pour fonction première de transmettre des informations, de communiquer des faits, des événements, ou il ne le fait alors qu'incidemment. Il a une fonction de réflexion et d'argumentation, à la fois analyse et synthèse.
- * La finalité "pragmatique". Peu informationnel, l'éditorial, même lorsqu'il se présente comme une pure réflexion, vise d'abord à convaincre ou à mobiliser. Il remplit souvent dans l'actualité politique une fonction d'action ou d'incitation à l'action.

Ces propriétés ne sont bien sûr pas sans influencer sur les marques de l'altérité dans les textes éditoriaux. Les deux dernières par exemple expliquent les emplois plus fréquents et les fonctions plus nombreuses de la parole de l'autre dans les textes éditoriaux que dans des articles strictement événementiels. Naturellement l'examen des formes discursives de l'altérité ne fournit pas à lui seul des preuves à l'appui des hypothèses développées précédemment. On y trouve seulement des éléments

- * *Le Figaro*, éditoriaux signés par Jean d'Ormesson.
- * *La lettre de la Nation*, publiée par P. Charpy, signataire de l'éditorial, proche du RPR.
- * *Le National*, hebdomadaire du Front National, J.M. Le Pen.
- * *Militant*, bulletin de la droite nationaliste de tendance néo-fasciste.

Malgré d'importantes différences entre les journaux retenus (quotidiens aussi bien qu'hebdomadaires ou périodiques, presse à grand tirage aussi bien que feuilles confidentielles), les articles choisis possèdent quelques caractéristiques communes importantes pour comparer les propriétés discursives qui nous intéressent:

- * La brièveté et le calibrage de l'article éditorial (entre 500 et 1000 mots); sa régularité, la stabilité de sa présentation tant externe (emplacement initial dans la publication, mise en page) qu'interne (paragraphe, enchaînements discursifs explicites, complétude).
- * La représentativité de la signature éditoriale. Explicite ou non, s'exprimant par "je", par "nous" ou de façon non personnelle, l'éditorialiste représente toujours d'une certaine manière le journal, et sa rédaction.
- * La "non-informativité". L'éditorial peut être un commentaire de l'actualité, avoir un caractère plus abstrait ou théorique, ou manifester une prise de position; il n'a jamais pour fonction première de transmettre des informations, de communiquer des faits, des événements, ou il ne le fait alors qu'incidemment. Il a une fonction de réflexion et d'argumentation, à la fois analyse et synthèse.
- * La finalité "pragmatique". Peu informationnel, l'éditorial, même lorsqu'il se présente comme une pure réflexion, vise d'abord à convaincre ou à mobiliser. Il remplit souvent dans l'actualité politique une fonction d'action ou d'incitation à l'action.

Ces propriétés ne sont bien sûr pas sans influencer sur les marques de l'altérité dans les textes éditoriaux. Les deux dernières par exemple expliquent les emplois plus fréquents et les fonctions plus nombreuses de la parole de l'autre dans les textes éditoriaux que dans des articles strictement événementiels. Naturellement l'examen des formes discursives de l'altérité ne fournit pas à lui seul des preuves à l'appui des hypothèses développées précédemment. On y trouve seulement des éléments

de réponse aux questions soulevées et des indices de validation. Il est en outre nécessaire de placer à son niveau d'interprétation chaque fait relevé. On verra que la majorité d'entre eux caractérise d'abord le genre discursif et que seule une petite partie peut être liée à telle stratégie politique ou telle position idéologique. On retrouve ici l'importance de la problématique bakhtinienne des genres discursifs, dont il convient de tenir compte à l'égal des propriétés des systèmes de langue, dans l'articulation des données discursives et des interprétations socio-historiques.

6. L'effacement de l'interlocuteur: les tendances monologiques des éditoriaux

Ce qui rapproche tous les éditoriaux et constitue sans aucun doute un trait caractéristique du genre lui-même, c'est que la relation dialogique, sans être absente, est axée essentiellement sur la première personne, sous sa forme amplifiée (pronoms et déterminants *nous*, *notre*, *nos*). La fréquence élevée de ces formes (comparée à leur fréquence dans d'autres genres discursifs écrits comparables), leur répartition égale dans la presque totalité des éditoriaux montre la prédominance de cette forme d'expression par laquelle le locuteur structure ses déclarations et ses jugements.

Le pronom de la personne restreinte *je* n'est pas absent mais sa répartition est inégale. Il est utilisé avec prédilection par les éditorialistes dont la signature est celle d'un écrivain connu (D'Ormesson dans *Le Figaro*, Pauwels dans le *Figaro-Magazine*). Il est rare dans les autres éditoriaux, absent dans les éditoriaux non signés individuellement. C'est donc le *nous* qui est le porteur de la marque de subjectivité. Son absence, rare, liée naturellement à une fréquence redoublée de la troisième personne indique toujours une objectivation de la parole.

Ainsi dans l'éditorial du *Figaro* de 1980, qui traite sur un ton prophétique de l'arrivée imminente du pape en France, ou celui de 1982, relatant les massacres perpétrés par l'armée israélienne au Liban, l'absence totale de la première personne indique l'objectivation dans la relation des événements, et la désimplication du locuteur dans l'énonciation des jugements. Autre cas: dans un éditorial du *Militant* de 1978, *nous* laisse la place à une suite répétitive de désignants nominaux: "les nationalistes et les nationaux", le "Frontnational", "J.M. Le Pen et ceux qui mènent le même combat avec lui, autour de lui". Objectivation

de la troisième personne, qui tend à imposer une présence politique au-delà des signataires du journal. Cette forme de représentation est largement pratiquée par *Eléments* (1978) lorsque le G.R.E.C.E. est mis en scène: le *nous* s'efface devant un objet valorisé qui l'implique et le dépasse. Parfois encore, ce sont de nombreux noms propres qui occupent le terrain (*Lettre de la Nation*, 1982) ou la présentation de candidats (gaullistes) dans *L'Appel*, 1981). La disparition complète de *nous* (8 cas sur 73 éditoriaux) est donc liée soit à des moments particuliers de la conjoncture, soit surtout à une distanciation ou une mise en perspective objectivante des événements ou des jugements politiques.

En face de *nous* l'autre pôle de la relation dialogique n'est pas assumé par les formes de deuxième personne *tu-vous*, comme c'est le cas habituel dans toute interlocution qu'elle soit directe (du premier ordre) ou représentée (du second ordre): par exemple dans les discours des médias audio-visuels où le dialogue devant le micro ou avec les auditeurs-spectateurs passe par les formes dialogiques traditionnelles. Ici au contraire, l'interlocuteur, en l'occurrence le lecteur, ne se trouve impliqué qu'indirectement dans certaines formes inclusives de la première personne amplifiée. En revanche on relève un nombre minime de formes de la deuxième personne. Le lecteur, destinataire très ciblé de l'éditorialiste, n'est pas désigné en tant qu'interlocuteur. Dans les rares cas où cela arrive, il s'agit alors plutôt d'une figure de style d'où les effets de citation ne sont pas absents. Il ne s'agit pas de dialogisme, mais seulement de représentation (au deuxième degré) de dialogue; ainsi dans *L'Appel* (octobre 1975):

"Mais cette mission, qui peut prendre plus d'ampleur encore, nous ne pouvons l'assurer qu'avec *vous*, chers lecteurs, chers abonnés. Il ne s'agit pas d'une formule comme les politiciens en sont friands en fin de discours. Il s'agit d'une réalité. *Vous* savez que rien ne peut être fait sans *vos* conseils (...) sans *votre* participation matérielle."

Le pronom *tu*, à plus forte raison, n'apparaît jamais, sinon dans quelques cas de citations en discours direct, nettement délimitées. La tendance monologique du genre éditorial centrée autour du *nous*, n'exclut pourtant pas une sorte de relation dialogique; toutefois celle-ci ne s'établit pas avec le *vous* d'un interlocuteur fictif mais avec le *on* d'un interlocuteur déplacé à l'intérieur même du discours monologique. Les formes de l'indéfini personnel *on*, sont en effet très nombreuses, légèrement plus fréquentes que celles de *nous* en position de sujet. Elles sont bien réparties; souvent cooccurrentes des formes de *nous* elles constituent vé-

ritablement le pôle de l'altérité dans les éditoriaux. On trouve ainsi de très nombreux exemples de cooccurrences syntaxiques *nous-on*:

Lettre de La Nation (juillet 1977): "On nous accusera ici..."

Figaro Magazine (juin 1981): "On nous dit que la France vient de choisir..."

Eléments 1 (novembre 1974): "On nous parle de mondialisme..."

Militant (janvier 1973): "On dira... Nous répondrons..."

L'Appel (février 1974): "Qu'on ne nous dise pas 'C'est la fatalité'..."

Dans tous ces tours, *on* sujet précède *nous* régime, comme dans un duel où l'autre attaquerait le premier. *Nous* se situe par rapport à cet actant déjà mis en scène.

Ainsi *nous* et *on*, qui supportent l'essentiel de la relation dialogique dans les éditoriaux, n'ont ni les mêmes propriétés syntaxiques ni les mêmes fonctions discursives. Je rappelle ici rapidement les 4 valeurs prises par l'une et l'autre forme. Elles ne sont nullement symétriques.

a) On de l'indétermination maximale, porteur des vérités et des jugements généraux, ^{/est} souvent locutionnel et aphoristique: "On rend une nation forte et nombreuse en lui assignant un destin" (*Eléments 2*, 1981); "On ne peut, dans la situation présente, être nationaliste sans être révolutionnaire" (*Militant*, 1976). L'évidence est prise à témoin.

b) On, marque de l'altérité minimale. Parfois proche des valeurs du cas précédent, une locution du type "Si l'on note que..." peut tendre vers "Nous avons noté" ou bien "J'ai noté que...". L'universel s'y intériorise: "On pourrait multiplier ces exemples" (*Lettre de la Nation*). Dans la forme *L'on*, outre les contraintes fonctionnelles de sa présence, le *L'* archaïsant semble nettement réservé à l'indéfini proche du locuteur. Plusieurs éditorialistes en usent avec cette valeur: "L'on ne peut se défendre d'une certaine irritation" (*Militant*, 1974); "L'on a l'impression que..." (*L'Appel*). Cet emploi est parent du *on* qui se réfère explicitement à *nous*, et par là inclut le locuteur: "...la solution finale du problème européen. Ce sera sans nous. Mourir pour Gdansk? Pour Dantzig, en tout cas, on a déjà donné." (*Eléments 2*, 1982).

On est ici dans l'emploi oral du *on*, qui n'est pas en opposition avec *nous*, mais s'y substitue régulièrement; à l'écrit l'hétérologie est manifeste: un effet de citation autononymique accompagne cet emploi de *on* et *nous*, donnant en fait à *on* une fonction polémique. L'autre dans les éditoriaux est d'abord un adversaire, comme on va le voir.

c) On, le mauvais autre. Péjorant, minorant, dépréciatif, *on* désigne allusivement l'autre comme source d'erreur, comme coupable. Il se rapproche, sans s'y confondre, d'un *vous* accusateur, avec pourtant un effet de brouillage de la relation intersubjective, dans la mesure où il glisse à une troisième personne tenue à distance: le mépris l'emporte sur la violence de l'affrontement direct *nous-vous*. Ce *on* entre néanmoins en opposition tranchée à *nous*. L'adversaire visé, non explicitement désigné est évidemment identifiable dans le contexte plus large. Il s'agit par exemple de V. Giscard d'Estaing dans les deux exemples suivants: "Se croire et agir en souverain quand on ne l'est pas" (*L'Appel*, mai 1981); "On compromet l'intérêt national pour... On est impuissant à..." (*Lettre de la Nation*, 9 octobre 1975).

Très souvent ainsi, dans l'éditorial politique, ce *on* sert à désigner soit le gouvernement en place, soit les partis adverses, avec plus qu'une nuance d'ironie ou de reproche: rejets insultants, proférés au nom d'un *nous* méprisant: "On ne nous fera voter ni Giscard..., ni Chirac..., ni..."; "On ne nous refera pas non plus le coup du 'Barrons la route au Front Populaire'" (*Militant*, 1981).

L'emploi du discours rapporté permet de produire un décalage référentiel dans les pronoms (*nous* exclusif dans l'opposition *on-nous*; *nous* inclusif dans *Barrons*). Ce décalage est ici l'objet d'une représentation, il est le thème de l'énoncé. Cela n'est que rarement le cas. D'ordinaire ces décalages ne sont pas signalés; ils constituent un instrument tactique important permettant de faire varier l'extension référentielle à chaque moment de l'argumentation. Exemple dans le *Figaro-Magazine* (5 juin 1981) où le *on* n'est pas explicitement péjoré mais est néanmoins distingué d'un *nous*, valorisé de la sorte: "Chacun croirait faire honte à l'humanité en n'accordant pas du mérite au socialisme. C'est une maladie qu'on redoute. Mais nous avons appris à la conjurer...". Dans le *on*, employé notamment en cooccurrence avec *nous*, la péjoration indirecte, on pourrait dire implicite est toujours présente. Le "On parle beaucoup des droits de l'homme" du *Figaro* (1979) sous-entend un: il vaudrait mieux agir que parler. Le "quant au 'monde libre', il faudra bien qu'on nous explique un jour en quoi consiste sa liberté" présuppose que la lexie incriminée vit de ses équivoques (*Eléments 2*, 1980). Ce *on* renvoie à un jugement négatif, dont une part reste non dite; il disqualifie en requérant la complicité du lecteur ou au moins son assentiment. Il évite en outre de mettre le nom de l'autre en circulation

d) Le *on* anaphorique. Dans un certain nombre de cas la présence d'une référence nominale actualisée dans le voisinage de *on*, lui confère une fonction anaphorique ou cataphorique proche des pronoms de la troisième personne, tout en gardant certains traits d'indétermination susceptibles de péjoration; par exemple, "La présence d'une main-d'oeuvre étrangère... dispense *un certain patronat* de moderniser... On préfère s'en tenir aux méthodes de grand-papa" (*Militant*, 1974); "Le préjugé fondamental de *notre époque*... on survalorise le savoir" (*Eléments*, 1977); "J'entends dire à gauche... On ajoute même..." (*Figaro Magazine*, 27 juin 1981).

Résumons. Principale forme pronominale de l'altérité à caractère dialogique dans les éditoriaux, *on*, le plus souvent sujet de verbes déclaratifs ou d'opinion ("on parle", "on dit", "on dira", "on estime", "on croyait"), n'est pas utilisé dans les éditoriaux avec un sens voisin de la première personne. Le pronom renvoie -c'est sans doute sa valeur profonde dans le discours politique- à des avis, des jugements ou des actes dévalorisés par l'éditorialiste. Malgré quelques points d'interaction entre *nous* et *on*, ce dernier possède surtout dans la cohabitation des deux une fonction séparante. *On*, c'est d'abord autrui en tant qu'adversaire.

Souvent liées syntaxiquement à *on*, les valeurs de *nous* ne sont nullement symétriques de celles de *on*. Elles s'organisent, concentriquement, avec des décalages constants, autour de la valeur référentielle fondamentale, celle qui renvoie au signataire éditorialiste.

a) Le *nous* du signataire. Il s'agit d'abord du *je* amplifié de l'éditorialiste, valeur évidente lorsqu'elle est repérée chronologiquement ou spatialement: "Nous avons déjà eu l'occasion de démontrer" (*Lettre de la Nation*, 1980); "Nous disions dans notre précédent numéro" (*Figaro Magazine*, 20 juin 1981). Cet emploi implique un choix, puisque *je* est disponible, et parfois utilisé comme image de subjectivité. Ce *nous* met en scène un locuteur plus diffus que le seul signataire. Il désigne le groupe rédactionnel assumant la responsabilité de l'énoncé. Les exemples foisonnent: "nos analyses" (*Eléments 1, L'Appel*), "notre dossier" (*Eléments 2*), "notre prochaine lettre" (*L.N.*), "nos lecteurs" (*L.N., Le Figaro*), "nos vœux"... Ce *nous* rédactionnel est particulièrement mis en évidence dans *Militant*: "selon nous", "nous affirmons", "nous condamnons", "nous nous refusons à",... Le signataire écrit en tant que courant politique qui se constitue et s'affirme dans une parole. Le *nous* rédactionnel devient un *nous* performatif, où se présentant comme tel. Celui dont les phrases seront reprises dans les revues de presse.

Et, avec lui, le cercle s'élargit.

b) Le nous repéré dans le champ politique. Glissant du collectif qui prend l'énoncé en responsabilité au collectif de ceux qui adhèrent ou sont susceptibles d'adhérer aux propos, ce *nous* plus large représente un parti, un mouvement, une "famille de pensée" organisée ou non, dont les contours varient avec le type de publication.

Pour la *Lettre de la Nation*, ce sont les gaullistes du RPR, qui considèrent cette lettre comme leur porte-parole. Ce *nous* tend à s'élargir dans "nous tous", "adversaires d'une société socialiste" (*L.N.*, 1980), ou déjà dans 'otre journal, celui de ceux qui construisent contre ceux qui détruisent" (*L.N.*, 2 janvier 1973).

Pour *L'Appel*, il s'agit non de la grande famille gaulliste mais des fidèles qui se reconnaissent dans le noyau que le journal entend regrouper: "Le pouvoir pourra encore moins nous faire taire".

Dans *Militant*, par élargissement progressif mais restrictif, *nous* c'est "l'opposition nationale", "nous nationalistes révolutionnaires", le "Front national", "notre famille de pensée" (1973). Le passage à la troisième personne objectivant l'actant se fait tout naturellement.

Pour *Éléments*, *nous* peut s'identifier au G.R.E.C.E. et à la Nouvelle Droite qui gravite autour: "C'est là que réside la raison d'être du G.R.E.C.E. -son originalité. Nous sommes en effet convaincus..." (février-avril 1977).

Le *Figaro*, quant à lui, se distingue par l'absence de cette catégorie du *nous* idéologique et militant. Dans le quotidien à grande diffusion, le *nous* a tendance à englober une communauté élargie.

c) Le nous nationaliste. Ce *nous*, très fréquent, équivaut à la France entière. On en relève par exemple au moins 20 occurrences dans *L'Appel* dans ce journal, le "nous, gaullistes" se situe toujours à l'intérieur de ce *nous* élargi: "Qu'ils nous disent quelle idée ils se font de la France. C'est très important pour nous, c'est très important pour tous les Français" (décembre 1977). En revanche, on en trouve relativement peu dans *La Lettre de la Nation* ("Il (Mitterrand) va nous proposer de manger la chèvre et le chou").

Ce *nous*, *Français* apparaît dans des constats:

. "Nous sommes en guerre, agissons comme une nation sous l'empire de la pire menace" (*L'Appel*, janvier 1980); "Nous avons laissé

faire Hitler", "Avons-nous les mains blanches?" (*Le Figaro*, 1979); "Nous avons cessé d'être une société capitaliste au sens marxiste du terme" (*Figaro Magazine*, 30 mai 1981). Les déterminants personnels abondent dans ce type d'emploi: "notre histoire", "notre civilisation", "nos voisins", "nos réalisations économiques", "notre pays", "notre collectivité", "notre société", "notre constitution", "notre démocratie", "notre indépendance", "nos frontières", "notre peuple", "nos intérêts", "notre sang", "notre communauté nationale", "notre jeunesse", etc. Ces repères, à la fois personnels et socio-politiques, répartis régulièrement dans le corpus, inscrivent les éditoriaux dans l'idéologie nationale, voire dans ^{ses} formulations biologisantes et racisantes:

"Il n'en va pas de même pour l'immigration extra-européenne, qu'elle soit d'origine africaine ou asiatique. La valeur et la dignité des populations en question n'est pas en cause, ce qui l'est ce sont les différences qui ne pourraient que poser de graves problèmes. Ou bien en effet -et ce serait le moindre mal- ces populations veulent demeurer elles-mêmes et leur intégration est impossible, ou bien elles s'intègrent par le mélange des sangs et alors il y a une modification fondamentale de la spécificité biologique de *notre peuple*, lequel cesse d'être lui-même pour devenir quelque chose de différent ..." (1979).

On y trouve également le *nous* "vrais français", "de pure souche", "défenseurs véritables des valeurs nationales", intermédiaire entre la famille de pensée et la référence nationale. Caractéristique de l'extrême droite. Dans l'ensemble de l'échantillon ce *nous* s'oppose aux catégories *étrangers* et *immigrés*.

d) Le *nous* universalisant. Non cerné mais cernant, ce *nous* élargi fonctionne le plus souvent dans des compléments circonstanciels, prépositionnels, repères spatiaux, temporels, historiques ou géopolitiques: "sous nos yeux", "chez nous", "à notre époque", "notre temps", "de notre âge", "de notre ère". L'universel y est pris à témoin. Dans les pronoms comme dans les déterminants: c'est plus particulièrement l'usage dans le *Figaro*: "Nous sommes entrés dans l'ère du soupçon" (janvier 1976), "Le monde où nous vivons" (décembre 1976), "Nous sommes entrés dans l'âge de la défensive" (décembre 1976).

Quelle évaluation les formes dialogiques de la personne permettent-elles de proposer pour notre corpus?

La relation locuteur-autrui portée par le couple *nous-on* sans doute caractéristique du genre éditorial lui-même, discours écrit où le dialogue n'est pas représenté dans ses formes fondamentales, mais

décalé, centré sur le locuteur plus ou moins diffus et amplifié, rapportant et jugeant les propositions d'un autrui en général dévalorisé.

Les valeurs référentielles respectives de *on* et de *nous* ne caractérisent pas les discours de droite de façon identique. La domination d'un *on* péjorant relève essentiellement du débat polémique; en revanche les valeurs référentielles de *nous* sont plus caractéristiques de l'idéologie conservatrice. Elles permettent de distinguer quelques caractères différents dans notre corpus qui correspondent globalement aux stratégies politiques des courants en présence.

1) *Le Figaro* se distingue par un emploi fortement universalisant de *nous*; bien qu'elle exprime une forme de domination catégorique, cette valeur s'inscrit dans une stratégie discursive défensive, qui traduisait dans les années 70 les difficultés que la droite parlementaire rencontrait pour se maintenir au pouvoir sans disposer de projets ni de stratégies politiques. Les valeurs idéologiques par rapport auxquelles *nous* peut être repéré sont caractéristiques à cet égard.

La constante la plus évidente de ce discours reste l'anticommunisme attesté par le nombre et la variété des désignations concernant le communisme, national et international, et les notions qui s'y rapportent; en face d'elles on observe une sorte de tabou concernant la société capitaliste et ses composantes.

L'*Occident*, terme le plus général, est présent dans la moitié des éditoriaux, sous la forme simple ou accompagné de caractérisations ou d'expressions synonymiques:

L'Occident libéral, le monde occidental, la civilisation industrielle occidentale, les démocraties libérales, nos alliés, le camp de la liberté, la vieille Europe.

Toujours repérés par rapport à *nous*, les clichés s'emboîtent dans trois catégories référentielles, *l'Occident, l'Europe (l'idée, la construction, la réalité, l'espérance, le rêve, la nation européenne)* et *la France*; les trois termes sont définis comme *civilisation, démocratie, camp de la liberté, monde industrialisé*, une fois comme *race blanche*. Leurs composantes sociales ne sont en revanche ni exhibées ni détaillées. Systèmes sociaux, régimes politiques, partis, idéologies sont désignés le plus souvent par des expressions métonymiques ou des antonomases: les noms de pays, de dirigeants, de chefs d'état, de capitales désignent globalement les entités socio-politiques qu'ils représentent, formant ainsi un réseau de personnification des relations sociales et politiques,

l'adjectif *libéral* et le déterminatif de *liberté* servant d'étiquette générale.

Face à ces notions, reviennent de façon constante, quel que soit le thème de l'éditorial, le *communisme* et les images traditionnelles qui l'accompagnent, pas toujours dévalorisantes, mais toujours menaçantes. On oppose ainsi les simples militants, *moines soldats* ayant le *sens du dévouement, de la fraternité*, voire même du *progrès et de la liberté*, aux dirigeants *tout puissants*, incarnation du *totalitarisme* et de la *volonté d'expansion*. A côté d'eux, la gauche socialiste est toujours associée à la *rêverie*, à l'*utopie*, à la *folie inconsciente*, ligotée par l'alliance sociale-communiste.

2) *L'Appel* et *La Lettre de la Nation*, les deux publications se réclamant du gaullisme, mais que tout sépare comme on le verra plus loin, se distinguent déjà nettement l'une de l'autre par un emploi dominant du *nous* nationaliste inscrit dans la tradition gaulliste et du *nous* restreint dans *L'Appel*, alors que la *Lettre de la Nation* se caractérise d'abord par la relation polémique *nous-on*.

3) Dans un troisième groupe, si les valeurs restreintes de *nous*, désignant le plus souvent un collectif politique fermé cherchant à se démarquer dans le champ politique, sont connues à *Eléments* et aux publications de l'extrême droite, en revanche la Nouvelle et l'extrême droite se distinguent par le rapport à autrui: *on* universalisant pour la première qui cherche à construire de nouvelles valeurs générales; *on* polémique, pour la seconde qui vise d'abord à déconsidérer l'ensemble du champ politique.

7. L'hétérologie représentée, les traits dialogiques des editoriaux

Toute argumentation, et en particulier toute forme de propagande politique se développe en permanence sur un fond de référence à l'autre, qu'il s'agisse d'un adversaire, d'un ennemi, d'un partenaire, d'un allié, d'un garant, d'une source idéologique, d'une référence théorique. La relation discursive à l'autre qui nous intéresse dans ce second point de vue sur l'altérité, relève de ce qui a été appelé "l'hétérogénéité montrée dans le discours" (Authier, 1985), c'est-à-dire des formes linguistiques (graphiques, morphologiques, lexicales, syntaxiques) à travers lesquelles s'altère l'unicité apparente -ou supposée primitive- du fil du discours, et qui y inscrivent l'altérité en indiquant explicitement, ou par l'évi-

dence, un fait de mention.

Outre les formes de discours rapporté explicites -discours direct, indirect, indirect libre, narrativisé, résumé- on rattachera aux formes discursives de l'altérité les expressions (du simple mot à l'énoncé complet) à caractère autonymique (Rey-Debove, 1978) dont l'hétérogénéité tient à une marque explicite: guillemets, italiques, termes étrangers, faits de définition ou de redéfinition, locutions, expressions idiomatiques, ruptures de registres, si leur hétérogénéité est marquée d'une manière ou d'une autre dans le fil du discours.

Il s'agit donc d'envisager ici l'intertextualité comme construction et comme stratégie discursive. Les éditoriaux sont extrêmement contrastés à cet égard. Ainsi la revue *Eléments* se distingue par la variété et le nombre des marques d'hétérogénéité discursive: guillemets, italiques, parenthèses, tirets, titres d'ouvrages, noms d'éditeurs, sigles, citations complètes en discours directs ou citations incomplètes de termes ou de syntagmes. En revanche, peu de discours indirects ou de citations sans guillemets. Le texte d'autrui est affiché, identifié avec précision et contribue ainsi à la construction et à la légitimation du corps de doctrine que les rédacteurs d'*Eléments* élaborent au fil des éditoriaux. Donnons à titre d'exemple tous les énoncés portant marque d'intertextualité dans un éditorial de cette revue. Il s'agit de l'article intitulé "Du stade au cirque" de septembre-octobre 1974.

- a) Les champions qui combattent sous l'emblème de "ce soleil blond ou noir qui est le ballon" (Montherlant)...
- b) La critique paulinienne de la joie "sensuelle" du corps...
- c) la question réductionniste: "ça sert à quoi?"...
- d) L'essor simultané du sport anglais, de la gymnastique suédoise, et des *Turnen* allemands, n'est pas dû au hasard, ce que montre M. Henning Eichborg dans son livre *Der Weg des Sport in die industrielle Zivilisation*.
- e) ...l'idée d'"éducation nationale" développée par Friedrich Ludwig "Turnvater" Jahn en Allemagne...
- f) "Turnvater" Jahn a montré qu'elle pouvait être un adjuvant au patriotisme.
- g) ...une série de rationalisations de plus en plus marquées ("technologie" du sport)...
- h) ...le légitime désir de dépassement (des autres comme de soi).

- i) Un autre danger guette le sport de compétition: celui de s'institutionnaliser comme *spectacle*.
- j) ...trop d'"enthousiastes" trouvent paradoxalement dans les exploits des autres, ou un moyen d'exercer leur xénophobie,...
- k) ...beaucoup de ces "sportifs" qui vont au stade comme au music hall...
- l) On glisse ainsi du stade au cirque: *panem et circenses*.

Les fonctions de ces nombreux points d'hétérologie peuvent se répartir en quatre types:

- C'est tout d'abord la fonction "monumentale" (je mets des guillemets indiquant qu'à mon tour j'use de la notion forgée par Bakhtine) des citations longues ou savantes (b, d), en discours direct (a), isolées syntaxiquement et graphiquement, accompagnées souvent de références détaillées (nom de l'ouvrage, de l'auteur, date, page, etc.), qui confèrent au texte son allure scientifique, ou philosophique. Venant d'ailleurs, le discours d'autrui, cité, stabilise la référence, en l'objectivant, et lui fournit ses bases idéologiques, sa vérité. Il l'orne et en cimente à la fois les parties et les sous-parties. Il le légitime.
- Ensuite la fonction plus directement argumentative, voire polémique, des citations, souvent incomplètes, de termes empruntés ou mis à distance (j, k).
- On notera dans ce cadre la fonction définitoire des parenthèses qui, sous couvert d'éclaircissement, de définition, participent à la mise en place de nouvelles références (g, h).
- De façon analogue, l'italique, autre marque graphique d'hétérologie, fait entendre une autre voix, voire une autre langue (l) ou quelquefois seulement un autre ton de voix, mais le plus souvent elle indique un déplacement métalinguistique: le mot devient son propre commentaire (i) renvoie au mode autonymique du "comme on dit", cas particulièrement évident d'hétérologie. Donnons un exemple, emprunté à un autre éditorial d'*Eléments*, de ces redéfinitions, et de ces fonctionnements métalinguistiques construits sur la parole d'autrui. Il s'agit ici d'un discours direct sans guillemets, cas d'ailleurs assez rare dans *Eléments*:

"L'être *historique* (l'être proprement humain) est un être urbain, ajoute Spengler. La ville, constate Henri Laborit, est un des *moyens* utilisés pour les groupes sociaux pour perpétuer leur *structure*. (*Eléments* 24-25, 1977-1978).

L'enchevêtrement des marques d'hétérologie, le voisinage de citations différentes elles-mêmes commentées et thématiques est à la fois un jeu de brouillage des références et une mise en évidence de nouveaux points

d'appui référentiels.

A l'opposé des éditoriaux de la revue culturelle *Eléments*, ceux du *Figaro*, quotidien à grand tirage, présentent très peu de citations ou de discours rapportés représentés en tant que tels; on note seulement quelques formes de discours direct, sans guillemets, et quelques discours indirects ("Le pape dira aux foules que la vie matérielle..." (30.5.80)).

Entre ces deux extrêmes *La Lettre de la Nation*, *Militant*, *Le National* et *L'Appel* présentent des gammes de formes moins nettement caractéristiques. *L'Appel* se rapproche plutôt du *Figaro* par sa tendance à intégrer les citations, sous forme de critiques distanciées et de commentaires de propos ("Selon l'interview donnée à France-Soir, le Président de la République..." *Aux Electeurs*, mars 78), de reprises en écho d'une formule dont l'auteur n'est pas mentionné explicitement ("Nous sommes plus que jamais persuadés que la "3ème voie" est la seule viable", *L'Appel*, été 1974). *La Lettre de la Nation* ressemble à *Eléments* par l'abondance des citations directes et indirectes. Mais dans *La Lettre de la Nation* les citations -toujours plus brèves- et les commentaires -très nombreux- sont intégrés dans une stratégie de critiques et de polémiques permanentes.

L'étude des marques d'hétérologie, pour devenir signifiante, nécessite que soit précisée la relation entre le locuteur et autrui. Celui-ci est-il allié, adversaire, porteur de vérité, d'erreur, objet de respect, de parodie, de dérision? Nous avons étudié en détail la nature de ces relations (Bonnafous, Fiala, 1983); je me contente de rappeler ici certains résultats auxquels nous sommes parvenus et de donner quelques exemples. Trois groupes peuvent être distingués dans notre échantillonnage.

a) *Militant*, *Le National* et *La Lettre de la Nation* se caractérisent tous trois par le caractère polémique affiché d'une grande partie de leurs citations. L'éditorial de *La Lettre de la Nation* se présente comme un enchaînement continu d'assertions et de jugements acerbes provoqués par un "événement politique" récent. Les cibles sont individualisées (R. Barre, V. Giscard d'Estaing, F. Mitterrand, P. Mauroy) ou regroupées autour d'un comportement homogène (les communistes, les socialistes), tandis que les propositions ou le programme RPR ne sont que très exceptionnellement explicités.

Militant et *Le National* font également une utilisation presque exclusivement polémique de la citation. Les références amies sont

très rares dans les éditoriaux de ces deux journaux: une à Pétain dans *Militant* (*Neutralisme et Trahison*, mars 1930), une à la devise de St Cyr ("Ils s'instruisent pour vaincre") dans l'éditorial du *National* de mars 1976 et une autre en septembre 1977 faisant état de banderoles portant "CGT, ras le bol!" Quelques auto-citations ou quelques références gnominiques ("L'ordre naturel des choses" ou "Les plus anciennes traditions des hommes d'Occident: hiérarchie, sélection, effort, courage, honneur", *Militant*, juin 1976) n'empêchent pas ^{que} le propos de l'adversaire (Communistes, Kremlin, Socialistes, Giscard d'Estaing, RPR, Syndicats "anti-français", etc.) domine largement.

La Lettre de la Nation harcèle ses adversaires à propos de tout sans que se dégage de ces critiques une position nette. *Militant* et *Le National* au contraire utilisent les déclarations de leurs ennemis comme faire-valoir de leur propre pensée. Une pensée qui n'affiche pas ses sources, mais qui néanmoins développe une ligne en positif, si l'on peut dire, contre l'immigration, contre le tiers-monde, contre le neutralisme, le communisme, etc.

Balisée avec insistance sur le plan syntaxique (nombreux systèmes causaux répétitifs en "parce que", "puisque"; conclusions marquées par "donc", etc.), l'argumentation du *National* et de *Militant* tend à s'afficher dans ses formes mêmes: modalités verbales, adverbes et adjectifs évaluatifs redondants, hypotaxe développée, enfin force expressions métalinguistiques indiquant la nature du raisonnement (par causalité, par évidence, analogie, exemplarité) ou le point atteint dans l'argumentation (tours introductifs, conclusifs, corrélatifs, énumératifs). Il s'agit de rendre plus vraisemblables les vérités qu'on avance et de souligner la valeur des preuves et des raisons invoquées contre l'adversaire.

Militant et J.M. Le Pen ne cessent de développer leur idéologie en l'opposant à celles que véhiculent la droite ou la gauche. Le propos de l'adversaire sert chez eux de repoussoir:

"Il est en France des sujets tabous qu'aucun des hommes du système -qu'il soit au pouvoir ou dans l'opposition- ne saurait aborder à peine de passer pour un raciste ou un fasciste et au nombre de ces sujets tabous figure naturellement en bonne place celui de l'immigration. Nous prétendons quant à nous que le départ de million d'entre eux permettrait de résoudre totalement le problème du chômage avant un an" (*Militant*, juin 1977).

L'adversaire est souvent parodié:

"Le projet de loi est globalement positif, comme dirait, il s'agit de Brejnev, Monsieur Marchais" (*Le National*, 28.10.82).

"les pétroliers arabes en 'paupérisant' l'Europe sont en train de jouer le rôle auquel s'étaient refusés les financiers occidentaux" (*Militant*, janvier 1975).

Dans ce dernier exemple, *Militant* ne parodie ^{/pas} seulement la théorie marxiste de la paupérisation de la classe ouvrière, il détourne aussi le mot *paupérisation* de sa définition initiale et le met au service d'une autre démonstration. Ce type de retournement fait partie d'une véritable bataille de signifiés engagée dès 1976 par *Militant* et surtout *Le National* autour des termes *racisme*, *fascisme*, *extrême-droite*. Stratégie discursive de rétorsion ⁴⁾ visant à déstabiliser les références et à les retourner contre l'adversaire:

"Accuser de racisme ceux qui défendent en France les prérogatives normales de nos nationaux et par exemple l'embauche prioritaire des Français au chômage est un mensonge et une iniquité. Il s'agit là d'un véritable racisme à rebours, d'un racisme anti-français que nous ne saurions tolérer". (*Le National*, 1979).

Proches par l'importance des citations et des mentions explicites du discours de l'autre, proches aussi par la fonction essentiellement adversatrice de cet autre, *Le National*, *Militant* et *La Lettre de la Nation* fonctionnent néanmoins de façon assez dissemblable. Alors que *La Lettre de la Nation* est prise dans une critique au jour le jour des faits et gestes de la scène politique, *Militant* et *Le National* s'appuient sur les propos adverses pour faire montre de la force et de l'originalité des leurs, et pour se lancer dans une véritable bataille de relégitimation supposant d'abord de ^{réhabiliter} les termes qui les discréditaient traditionnellement. L'aboutissement de ce travail, il faut le noter aujourd'hui, a été de remettre en circulation au début des années 80 dans le champ social et politique un certain nombre de thèmes sur l'immigration, la sécurité, l'ordre et la famille, précédemment minorisés.

b) Le deuxième groupe rassemble deux publications que rien dans le champ politique et dans leur position respective ne rapproche. Il s'agit de *L'Appel*, revue gaulliste confidentielle, traditionaliste et archaïsante, et *Eléments*, magazine culturaliste, métapolitique, moderniste. Mais précisément leur volonté respective de se situer ailleurs les conduit à adopter des stratégies discursives et des formes argumentatives un peu comparables.

On peut noter entre *Eléments* et *L'Appel* de nombreux rapprochements sur le plan formel. L'argumentation ne s'y construit pas sur des systèmes subordonnés complexes, ni sur de multiples marques logiques, mais plutôt sur des suites d'énoncés simples, courts, de phrases indépen-

4) Notion utilisée par P. Taguieff, 1984.

dantes, de juxtaposées. L'argumentation y est parataxique, souvent asyndétique, reposant sur des oppositions antithétiques, des enchaînements thématiques plus que sur des liens causaux ou consécutifs explicites et détaillés.

"Le sport est fondé sur la sélection. Il consacre une véritable élite. De celles qui remettent en permanence leurs titres en jeu. On ne triche pas sur un stade" (*Eléments*, 9/74).

"La France se trouve devant un choix très grave. La démagogie, la démission, l'effort, tels sont, sans emphase, les solutions en présence". (*L'Appel*, 2/81).

Cette économie de moyens argumentatifs est particulièrement poussée dans *L'Appel* où les articulations logiques (adverbes, locutions), et les conjonctions les plus usuelles sont rares. D'une manière générale ces éditoriaux ne se présentent pas comme des enchaînements de raisons fortement articulées. C'est en quelque sorte la succession des jugements qui conduit à une ou plusieurs conclusions, généralement en forme d'appel à la mobilisation et au rassemblement.

Dans *Eléments*, les contrastes sont plus accusés; les raisonnements paradoxaux, antithétiques, disjonctifs, recourent parfois à l'accumulation de joncteurs, mais le plus souvent c'est une formule, une citation, une figure qui tient lieu de développement causal, consécutif ou explicatif. Ainsi l'enchaînement thématique domine dans *Eléments* également. Toutefois le raisonnement, ayant toujours un aspect paradoxal, est plus difficile à reconstruire que dans *L'Appel*. La concision vise ici un effet différent. Il ne s'agit pas de répéter une fois de plus une argumentation bien connue où ne subsistent que les mouvements jugés essentiels, mais au contraire d'éveiller l'attention du lecteur en présentant l'image d'une nouvelle forme de pensée et de raisonnement qui, sous les dehors d'une argumentation désarçonnante où les articulations ne sont pas exhibées, produit un discours politique non conventionnel en apparence.

Eléments et *L'Appel* sont ^{les} deux seules publications à se servir systématiquement du texte d'autrui comme renforçateur. On a vu déjà la fonction monumentale des citations dans *Eléments*.

Dans les 20 éditoriaux de l'échantillon, cinq philosophes sont ainsi réquisitionnés au service de l'argumentation du G.R.E.C.E.: Spengler, Jünger, Nietzsche, Kant et Heidegger. Mais plus de vingt-cinq autres noms de penseurs ou d'hommes politiques y apparaissent comme supports de citations portant une "juste appréciation" d'un fait ou d'une situation, ou révélant "malgré elles" une vérité. "Là où s'introduisent dans

La conscience des spéculations sur les problèmes de la vie, observe Spengler, la vie elle-même est déjà en question" (*Eléments* Novembre-Décembre 1973).

"Le seul rôle des Polonais dans l'histoire consiste à commettre d'audacieuses sottises". Le propos est de Friedrich Engels, dans une lettre à Karl Marx du 23 mai 1851. Les Polonais, avouons-le, ne sont pas les seuls" (*Eléments*, Mars-Avril 1982).

Rapprochements, comparaisons, confrontations avec des citations exemplaires de l'erreur, du mal et de l'égarement (Illitch, Bosquet, Chirac, Mitterrand, Le Pen, etc.) permettent à l'argumentation de se présenter comme la révélation d'une vérité rationnelle qui se construit progressivement en choisissant et en distinguant le vrai du faux parmi les idéologies.

La mise en oeuvre de la citation dans *Eléments* témoigne ainsi d'une nouvelle stratégie de la Droite, qui est en fait, du moins au début des années 70, essentiellement celle de la Nouvelle Droite. Après quatre décennies de semi-clandestinité de l'idéologie de droite qui s'est surtout affirmée par sa négation de toute idéologie et n'osait afficher ses sources, le G.R.E.C.E. décide de faire pièce à la Gauche intellectuelle et de se poser comme interlocuteur valable de tout ce qui pense et qui compte dans le monde politique français d'où la multiplication des références d'ordre philosophiques, historiques, scientifiques, amies, mais aussi adverses: Debray, Engels, Illitch, etc. Alors que la Droite traditionnelle se perd en polémiques politiciennes (cf. *La Lettre de la Nation*) et que l'extrême droite cache ses origines (cf. *Le National et Militant*), *Eléments* oeuvre pour la restauration d'une image positive et sans fard de la Droite. Malgré le silence dans lequel le G.R.E.C.E. semble à nouveau enfermé depuis quelques années, il a sans doute gagné ce pari-là.

Comme *Eléments*, *L'Appel* ancre sa pensée dans celle de l'autre. Mais d'une part cet autre est unique et non pas multiple comme dans la revue du G.R.E.C.E.; d'autre part il est intégré beaucoup plus qu'exhibé. On ne trouve ainsi dans le corpus étudié que six mentions explicites avec guillemets de la parole de de Gaulle:

"De Gaulle a dit aussi: "Jamais la fortune n'a trahi une France rassemblée". (*L'Appel*, février 1981).

A neuf reprises pourtant, propos et formules de de Gaulle sont repris sous forme d'échos, au sens que Berrendonner donne à ce terme:

"Leur description oblige de postuler l'existence de deux énonciations distinctes, assignables à des énonciateurs différents, et dans lesquelles la même proposition est successivement affirmée, assumée par deux instances de parole: A puis B, ou encore On, puis JE" (1981, p. 208).

Cette description est pertinente pour trois des formules les plus connues de De Gaulle, "la troisième voie", "guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance" et "une certaine idée de la France", qui apparaissent sans référence explicite à leur auteur et tout à fait intégrées à la structure syntaxique du contexte:

"Nous sommes plus que jamais persuadés que la "troisième voie" est la seule viable" (été 1974).

Les guillemets sont quelquefois absents et la formule est totalement intégrée et assumée par le locuteur!

"Cela n'est pas, au contraire, dans la nature de ceux qui partagent une certaine idée de leur pays" (octobre 1979).

Dans *Le Figaro* enfin le discours extérieur n'est ni mis en vedette ni détaillé. Les marques typographiques de l'hétérogénéité discursive sont très peu nombreuses dans les éditoriaux étudiés; on y trouve un seul énoncé rapporté en discours direct.

A ce titre *Le Figaro*, représenté ici par les éditoriaux signés J. d'Ormesson, paraît assez caractéristique d'une mise en discours où le contenu global du discours adverse, plus que sa forme particulière est soumis à l'examen et à la contre-argumentation dans une démarche où la polémique est indirecte.

"Que dire de ceux qui criaient, qui écrivaient, qui chantaient que la paix reviendrait avec le triomphe du communisme (25.6.79).

En tant que renforçateur, le discours d'autrui est également peu détaillé. Le discours religieux, par exemple, présent dans ces éditoriaux, n'est pas isolé du fil du discours, ni mis en évidence, ni sollicité comme un argumentaire utilisé pour soutenir de l'extérieur telle thèse de l'éditorialiste. Il est au contraire étroitement lié à l'ensemble du discours auquel il fournit ses thèmes, des images, des clichés, des principes moraux qui en sont la substance même. Il en va de même des thèmes rebattus de la liberté individuelle, des droits de l'homme, du libéralisme, de la grandeur, et de la décadence de la civilisation occidentale. Aucun n'est rattaché à une source textuelle précise et identifiée; ils sont présentés comme des vérités d'évidence relevant d'une idéologie quasi naturelle. De la sorte l'éditorialiste, même sans se désigner systématiquement comme l'auteur de son discours, se présente

comme l'énonciateur principal, la source et en dernière instance le référent légitimant ses propres argumentations. Sa position sociale d'auteur littéraire reconnu, de représentant légitime d'une idéologie dominant la formation sociale, n'est sûrement pas sans rapport avec ce mode d'appropriation, de domination et d'instrumentalisation mesurée du discours de l'autre. Cet évitement systématique des sources -qui situe de ce point de vue *Le Figaro* à l'opposé d'*Eléments*- nous paraît paradoxalement significatif de la crainte éprouvée longtemps par la Droite à afficher des cautions philosophiques ou politiques susceptibles de choquer, et en même temps de sa conviction que les valeurs traditionnelles, la morale et la légitimité sont de son côté.

En comparaison avec les résultats de l'analyse précédente des formes personnelles dialogiques, l'étude de l'intertextualité nous fournit des données riches sur la représentation d'autrui dans les textes éditoriaux, qui permettent de préciser la première analyse. On peut ainsi combiner les facteurs de mise en évidence du texte d'autrui et les facteurs de mélioration (ou péjoration) dans le texte citant pour aboutir à une évaluation des stratégies discursives en présence, laquelle peut s'interpréter politiquement.

- . *Eléments* présente le texte d'autrui avec l'ostentation maximale. Il privilégie sa fonction de garant et d'allié.
- . *Militant*, *Le National* exhibent le texte d'autrui comme adversaire mais l'effacent comme garant.
- . *La Lettre de la Nation* exhibe le texte d'autrui en privilégiant sa fonction d'adversaire.
- . *L'Appel* intègre le texte d'autrui, garant ou adversaire.
- . *Le Figaro* assimile et efface le texte d'autrui allié ou adversaire.

L'Appel représente un style très daté et actuellement dévalué, celui de l'affiliation au père fondateur et de la confusion de soi et de cet autre. C'est sur ce mode qu'a fonctionné de 1945 à 1974 le discours majoritaire de droite. Le discours de l'autre représente alors une référence politique à laquelle on adhère globalement, et non un système d'analyse politique étayant une pensée autonome.

Le Figaro et *La Lettre de la Nation*, avec leurs profondes différences, mettent en oeuvre deux modes discursifs complémentaires: le refus des cadres théoriques et des références historiques ou philosophiques conduit aussi bien à se légitimer par les valeurs universelles et l'évidence (*Le Figaro*), qu'à polémiquer au coup par coup avec ses adversaires

(*La Lettre de la Nation*). Leurs différences s'expliquent notamment par les conditions totalement opposées de leurs diffusions.

Eléments, *Le National* et *Militant* incarnent des stratégies beaucoup plus offensives, caractérisées pour *Eléments* par l'exhibition d'un corpus de références et de garants théoriques très fourni, et pour *Militant* et *Le National* par un travail de retournement sémantique des mots clés du vocabulaire politique: "droite", "extrême droite", "fascisme", "racisme". Il paraît d'ailleurs que cet effort de réappropriation idéologique n'est pas propre à Le Pen ou à Bousquet. P.A. Taguieff (1984) l'analyse comme un des moyens utilisés par le G.R.E.C.E. au service de son projet de reconquête culturelle.

8. Texte politique, texte divisé? La métaphore: figure ou point de rupture?

Les tendances monologiques du genre et les stratégies très contrôlées de recours à l'intertextualité, décrites précédemment, laissent apparemment peu de place à l'émergence de formes d'hétérogénéité constitutives, c'est-à-dire de ces points de rupture, de ces failles à travers lesquelles un sujet se fait ou se défait, se dit dans son ambiguïté fondamentale. Le signataire d'un éditorial politique (a-t-il toujours une existence individuelle?) construit son discours comme celui d'un personnage du théâtre politique, selon des règles, des usages, des routines qui assurent la stabilité du genre, c'est sous cet angle que le discours d'autrui a été envisagé. Cela a permis de décrire dans les textes des espaces énonciatifs contrastés qu'on peut mettre en rapport avec des stratégies politiques qui s'y affrontent. Ce faisant, on a pourtant cédé dans une large mesure à ce que M. Péchaux nommait l'illusion du sujet, source unique et rationnelle du sens de son discours. Il est par exemple un peu illusoire de chercher à établir des critères formels absolus, permettant de discriminer de façon discrète dans un texte la parole d'autrui, ou de traiter de façon symétrique les rapports entre le sujet signataire et les paroles de l'autre-adversaire ou de l'autre-allié, relations qui ne peuvent être qu'asymétriques.

A cet égard, plusieurs analyses proposées précédemment mériteraient d'être précisées ou modulées, sur les faits d'argumentation, en particulier. Je m'en tiendrai ici à quelques observations sur les réseaux métaphoriques, en centrant finalement mon attention sur les éditoriaux d'*Eléments*. La métaphorisation relève en fait d'abord de l'hétérogénéité

montrée: les tropes et diverses figures rhétoriques qui s'y rattachent font évidemment partie des instruments d'argumentation et l'on peut d'ailleurs distinguer de véritables stratégies de métaphorisation, différentes selon les éditorialistes.

Le ciblage des adversaires induit par exemple une utilisation polémique de la métaphorisation, commune à *La Lettre de la Nation*, *Militant* et *Le National*. Les formes en sont relativement limitées. La plupart de ces images ont d'abord une fonction de dévalorisation; elles soutiennent le propos et le rendent plus percutant surtout dans l'attaque.

"Et d'aucuns -en quête perpétuelle d'une nouvelle Jeanne d'Arc- de voir déjà en Monsieur Barre le nouveau superman qui en mars prochain, conduira une majorité revigorée à la victoire sur les tenants du programme commun." (*Militant*, 6/77).

Le National s'est fait une spécialité des ruptures de ton engendrées par des métaphores non conformistes et souvent triviales. Elles signalent l'indépendance du locuteur par rapport aux conventions -et par conséquent aux "mensonges" du discours dominant: "Les plaisantes scènes de ménage entre Marchais et M. François Mitterrand" (décembre 74); "Il est vrai qu'à la cour les crânes se sont hypertrophiés aux dépens des testicules" (octobre-novembre 79). L'agressivité de ces images renforce l'intensité du jugement. Style polémique traditionnel (Hébert, Rochefort) par lequel le ton, à son tour et à son niveau, simule le sens plétéen en se donnant l'air d'appeler les choses par leurs noms.

Les rédacteurs de *Militant* recourent davantage à des forces d'allégorisation ou de métaphores paraboliques à fonction didactique. Les éditoriaux de l'échantillon fournissent à eux seuls cinq exemples de ce type de fonctionnement métaphorique. Sans suppléer à l'argumentation, la référence à un domaine non politique, quotidien, familial (la maison, l'automobile, la famille, le corps humain) vise à renforcer la crédibilité des affirmations politiques de *Militant*.

Dans *La Lettre de la Nation*, on trouve également à plusieurs reprises des métaphores filées à fonction polémique. Ainsi dans l'éditorial du 21 juin 1982 deux séries se succèdent:

"Le gouvernement passe son bac (...) Chirac va lui coller un zéro à l'oral comme le CC du RPR lui en a mis un à l'écrit mais la majorité du jury lui étant acquise d'avance, Pierre Mauroy est sûr d'obtenir mercredi le précieux parchemin qui lui permettra de poursuivre ses études aux frais des Français. Il veut en plus que le mot confiance figure sur son diplôme".

Dans la démarche polémique, la succession des images tient lieu d'enchaî-

nement argumentatif.

Il n'en va pas de même dans *Le Figaro*. On y distingue trois utilisations différentes des images: tout d'abord les images traditionnelles du champ et des luttes politiques ("les premières fissures dans le béton du programme commun" (25.8.75), "les démons de la zizanie" (18.1.78), images guerrières plus ou moins figées, rarement filées, images du changement comme décadence, comme avenir incertain où l'on est entraîné. Elles sont parfois rehaussées par quelques images plus recherchées ("jeter la poudre des privilégiés aux yeux des déshérités" (31.12.76); "ce monde de camps et de marchés" (30.5.80). Enfin on trouve dans chaque éditorial quelques clichés culturels, caractéristiques du langage et du commentaire politique peuvent reconnaître leur propre culture ("le camp de la liberté se rétrécit comme une peau de chagrin" (1.1.76), "Il est très près de minuit dans la civilisation" (1.1.76), "La politique aussi est une longue patience" (21.2.74). La rhétorique joue ici un rôle essentiellement ornemental.

Celui-ci est plus réduit encore dans *L'Appel*. L'essentiel des images s'y ramène à quelques métaphores banales et à quelques personnifications proches du figement (*Voix de la France, traversée du désert*, etc.) Rebattues, ces images de la "troisième voie", de "l'abaissement" de la France, de la "lueur de l'espoir" et de la "nécessaire mobilisation" n'en constituent pas moins les points d'ancrage indispensables de l'argumentation de *L'Appel*, et du gaullisme traditionnel.

Dans tous les cas évoqués jusqu'ici, la métaphorisation, si elle constitue un point d'hétérogénéité dans le discours n'apparaît nullement comme un élément déstabilisateur. Le facteur d'hétérogénéité sémantique dont les images sont porteuses est réduit au minimum dans la mesure où, par leur forme convenue et leur thématique, elles réinscrivent le discours où elles surgissent dans un contexte, un horizon de mémoire, bien balisé. Ornementales, ou même polémiques, ces images sont des éléments stabilisateurs de la référence, elles ne font que reproduire au sein du texte politique des références bien établies dans le genre auquel il appartient. Les images à caractère religieux ou biblique y occupent une place essentielle et qui n'est pas inattendue dans des discours conservateurs.

A première vue, *Eléments* se distingue de ce fonctionnement; l'hétérogénéité constitutive des métaphores y est décelable en plus d'un point:

- Syntagmes nominaux à référence complexe quelquefois obscure; dans les titres d'articles par exemple: *l'anti-monde*, *le retour des dieux*, *l'archipel d'une mémoire engloutie*, *oecumenopolis*, *l'Etat-dinosaure*.
- Retournements paradoxaux reposant sur des images:

"Fruit de *l'idéologie de la rentabilité* (à courte vue), elle est une forme moderne de déportation et d'esclavage. Un adversaire de l'esclavage n'est pas un adversaire des esclaves. L'immigration est condamnable parce qu'elle porte atteinte à l'identité de la culture d'accueil aussi bien qu'à l'identité des immigrés. Le mot d'ordre n'est pas: contre les immigrés. Mais bien: *avec les immigrés*, contre les forces et les idéologies qui aboutissent à la destruction de leur personnalité, comme de la nôtre." (*Eléments*, "Avec les immigrés contre le nouvel esclavage", printemps 1983).

Pourtant les images et les fonctionnements métaphoriques n'ont pas toujours et de loin, un caractère de rupture. Il s'agit souvent aussi de simples formes polémiques:

"certains refont l'Europe en chambre" (*Entre jacobinisme et séparatisme*, septembre 1975).

"Les néoféministes s'étranglent de rage" (*Masculin/féminin*, mars 1974)

"Les valeurs chrétiennes ont tout infecté" (*L'addition n'a pas été payée*, septembre 1980)

ou d'images traditionnelles réactualisées:

"agrandir le pré carré" (*Entre jacobinisme et séparatisme*)
(pour "faire le pré carré")

"les citoyens de la Jérusalem céleste" (*Crosse en l'air*, sept. 1978)

"Le démon du ressentiment" (ibidem)

"choisir entre la bombe et Dieu" (ibidem)

"rendre à César ce qui lui revient" (ibidem)

Empruntées au domaine religieux (par quoi *Eléments* ne se distingue nullement des autres publications), à la mythologie, la littérature, l'éthique ou la philosophie, la démographie, la sociologie ou la biologie, les images proposent à la fois une forme synthétique, un résumé de l'argumentation, et un déplacement du champ référentiel, les divers domaines servant d'interprétant les uns aux autres. Ainsi la conclusion métaphorique, d'un éditorial traitant des dangers et des bienfaits du sport projetée l'argumentation du domaine sociologique dans le religieux:

"...on doit faire aller de pair la mise en forme de tous et la compétition de quelques-uns. C'est ainsi, dans le sport, qu'on communique sous les deux espèces." (*Du stade au cirque*, sept. 1974).

Reformulations conceptuelles, systèmes de redéfinitions synthétiques, emprunts, transferts terminologiques, néologie sont autant de marques d'hétérogénéité liées à des procédés tropologiques. La métaphore,

avec ses fonctions de raccourci sémantique, de discontinuité, de paradoxe, de suspens pourrait paraître ici l'expression constitutive d'une pensée extraordinaire et paradoxale, ni conservatrice, ni progressiste, mais "révolutionnaire-conservatrice" comme *Eléments* la qualifie parfois.

Mais peut-être n'est-elle qu'une forme particulière de stratégie rhétorique ayant eu pour fonction, dans les années 70, de représenter la déstabilisation des référents idéologiques traditionnels et tentant simultanément de s'approprier une série de thèmes idéologiques tant conservateurs que progressistes, visant à reconstruire une nouvelle hégémonie idéologique de la droite, condition nécessaire (sinon suffisante) à la restructuration d'un pouvoir politique et économique de droite.

Un dernier exemple de cette stratégie de déstabilisation-re-stabilisation référentielle utilisant le discours d'autrui pourrait être fourni par les reformulations opérées par le G.R.E.C.E. sur les éléments du racisme traditionnel de l'extrême droite (Taguieff, 1984). Le racisme ordinaire, identitaire (lié aux images de la pureté de sang, de la supériorité raciale, de l'identité nationale, de la biologisation sociale) a été reformulé par la Nouvelle Droite en un racisme différentialiste puisant ses thèmes et ses arguments dans la défense, provenant souvent de discours libertaires, des différences régionales, culturelles, ethniques.

BIBLIOGRAPHIE

- Authier-Revuz J. (1984): "Hétérogénéité(s) énonciative(s)", *Langages* 73, mars 1984, pp. 98-111.
- Bakhtine M. (1929): *Le marxisme et la philosophie du langage*. Trad. franç. Minuit, 1977.
- (1930): "La structure de l'énoncé" in Todorov, 1981.
- (1975): *Esthétique et théorie du roman*. Trad. franç. Gallimard, 1978.
- (1979): *Esthétique de la création verbale*. Trad. franç. Gallimard, 1984.
- Berrendonner A. (1981): *Eléments de pragmatique linguistique*. Minuit.
- Bonnafous S., Fiala P. (1984): "L'argumentation dans la presse de droite et d'extrême droite", *Pré-actes du 3e colloque international de lexicologie*, St-Cloud.
- (1986): "Marques et fonctions du texte de l'autre dans la presse de droite et d'extrême droite (1973-1982)" *MOTS*, 12.
- Carroll D. (1983): "The alterity of discourse: form, history and the question of the political in M.M. Bakhtin", *Diacritics. A Review of contemporary criticism*, 13, 2, pp. 65-83.

- Gadet F., Pêcheux M. (1981): *La langue introuvable*. Maspero.
- Groupe "Droites" (1985): "Le nous à droite d'après un corpus d'éditoriaux de presse, 1973-1982", *MOTS* 10, pp. 147-165.
- Pêcheux M. (1983): "Le discours: structure ou événement?" Communication à la Conférence: "Marxism and the interpretation of culture: Limits, frontiers, boundaries" University of Illinois.
- Salem A., Tournier M. (1986): "Etude de 'parentages' dans la presse de droite (1973-1982)", *MOTS*, 12.
- Seriot P. (à paraître): "La langue de bois et son double", *Sociocriticism*. Pittsburg.
- Rey-Debove J. (1978): *Le Métalangage*. Ed. le Robert.
- Simonin J. (1984): "Les repérages énonciatifs dans les textes de presse" in *La langue au ras du texte*, sous la dir. de A. Grésillon et J.L. Lebrave. PUL, pp. 133-203.
- Taguieff P.A. (1984): "La stratégie culturelle de la Nouvelle Droite en France (1968-1983)", in *Vous avez dit Fascisme?* Artaud-Montalbon.
- Todorov T. (1981): *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique suivi de Ecrits du Cercle de Bakhtine*. Seuil.